

**DR
AN
SE**

Ouverture¹⁸
Anecdotes / Coïncidences²⁰
Comprendre la danse²⁷
Corps³⁴
Définir⁴⁵
Dépenser, donner⁵¹
Diagonale⁵⁸
Droits humains⁶³
L'écart ou la beauté⁷²
Écrire la danse⁸¹
Fenêtres⁸⁸
Gentillesse⁹⁹
Grâce, duende¹⁰²
Gratuité¹¹⁰
Identique¹¹⁸
Laideur¹²⁶

OUVERTURE

*C'étaient de très grands vents
sur toutes faces de ce monde,
De très grands vents en liesse par le monde,
qui n'avaient d'aire ni de gîte,
Qui n'avaient garde ni mesure,
et nous laissaient, hommes de paille,
En l'an de paille sur leur erre...
Ah ! oui, de très grands vents
sur toutes faces de vivants !*

SAINT-JOHN PERSE, *Vents*

**ANECDOTES -
COINCIDENCES**

ANECDOTE / COÏNCIDENCES

Nos trajectoires personnelles et nos intuitions artistiques reposent presque toujours sur des coïncidences. À l'origine d'une création, il y a très souvent des détails peu importants et qui paraissent, au moins en apparence, tout à fait négligeables. En s'obstinant à chercher à créer une histoire où tout se tient et tout s'explique, on risque de manquer la rencontre avec la singularité délicate et féconde d'une simple anecdote.

L'origine de l'une des pièces qui ont le plus compté dans ma carrière de chorégraphe est le produit de la rencontre fortuite, dans le coffret d'une banque à Nancy, d'une mission d'économie budgétaire et des notes manuscrites d'un compositeur allemand contemporain.

Au début des années 2000, j'avais été nommé directeur du Centre chorégraphique national de Nancy. C'était un moment, comme il y en a malheureusement souvent dans la carrière d'un directeur de théâtre, où l'on devait faire des économies. La recherche des dépenses moins essentielles est une corvée un peu sombre, mais vraiment nécessaire du fait que l'attention aux dépenses est l'une des premières responsabilités artistiques d'un directeur. Elle est en quelque sorte la mesure de son engagement. En plongeant dans les budgets du ballet de Nancy, j'avais été

frappé par un poste de dépense particulièrement étrange. Pour un prix qui me paraissait démesuré, on louait le coffre d'une énorme chambre forte dans une banque. Sa taille me semblait justifier ce loyer exorbitant : on aurait pu assez confortablement se servir de cette pièce comme d'une petite chambre à coucher. Personne dans mon entourage ne savait ce qui pouvait prendre autant de place et méritait d'être autant sécurisé.

Pour percer à jour ce petit mystère administratif, il me fallait me rendre en personne à la banque. Le jour du rendez-vous, alors que j'étais déjà sur le chemin, une certaine appréhension me vint soudainement et prit la place de la curiosité que j'éprouvais et de l'impatience que j'avais à finaliser ce dossier compliqué. Je savais que de très grands artistes avaient travaillé à Nancy. Je me voyais, en ouvrant le coffre, face à des mobiles de Calder amassés sur des toiles de Sonia Delaunay ou de Gérard Fromanger, alignées côte à côte. Un trésor de ce genre aurait demandé des précautions et un savoir-faire dont j'étais tout à fait dépourvu. Il fallait consulter des experts. J'avais justement une amie, Blandine Chavanne, conservatrice au musée de Nancy, qui saurait comment se comporter pour mettre nos trouvailles en sécurité. Au téléphone, elle me dit immédiatement : « J'arrive avec mon ambulance ! » Dans le jargon, on désigne par *ambulance* les personnes en charge de réceptionner des œuvres. Ainsi, l'ambulance arrive, et le coffre nous est ouvert. Une immense

quantité de documents nous tombe dessus, au sens propre du terme, et mon amie s'écrie : « Il y a des merveilles là-dedans ! »

Elle ne se trompait pas. Au milieu d'une multitude de documents, nous retrouvons trace d'une toile immense, sublime. Je reconnais l'auteur avec émotion. C'est Fromanger. L'œuvre figurait une série de drapeaux nationaux dont les bandes rouges étaient brouillées, comme si du sang en avait violemment rejailli en les éclaboussant. L'effet est impressionnant, cette image est restée gravée dans mon imagination. Dans les mois qui suivirent, le travail patient de l'équipe du musée de Nancy nous permit de confirmer définitivement mon intuition : cette peinture avait servi de décor à la production d'une œuvre de Karlheinz Stockhausen, *Hymnen*.

Cet immense génie allemand de la musique contemporaine avait participé avec Fromanger à une séquence de créations et d'inventions uniques en leur genre, permise par l'activité du Ballet de théâtre contemporain (ou BTC, sigle qui faisait en quelque sorte écho au TNP). La singularité de cette initiative provient en grande partie de son directeur, Jean-Albert Cartier. Formé au champ des arts plastiques, il s'était vu confier une compagnie de danse dans laquelle il pouvait se permettre de passer des commandes en sollicitant les créations de peintres, décorateurs, costumiers, chorégraphes et compositeurs. *Hymnen* avait été l'une de productions phares du BTC à la

fin des années 60, réunissant autour de l'œuvre de Stockhausen le meilleur du savoir-faire et des expériences artistiques du moment. Le document que j'avais sous les yeux, entouré de notes de régie et de bien d'autres papiers épars, témoignait de la richesse foisonnante de ce moment.

Le Ballet de théâtre contemporain avait encore une autre singularité: c'était la première compagnie décentralisée à avoir reçu des subventions suffisantes pour produire en province des créations d'un niveau en tout comparable à celles de la capitale. Elle avait un peu erré entre les Pays de la Loire et la Lorraine: d'abord à Amiens, où Jean-Albert Cartier avait créé la compagnie, puis à Angers où elle avait migré, et enfin, à partir de 1978, à Nancy où elle s'était définitivement installée. Le BTC était l'ancêtre de la compagnie dont je venais tout juste de recevoir la direction. La rencontre inattendue avec cette partie de son héritage me surprit. À Nancy, j'avais retrouvé un ballet devenu très classique, au sens un peu poussiéreux du terme. Par une espèce de résurgence, par des voies détournées, je me trouvais devant une invitation à la création. Le coffre d'une banque avait transporté comme dans une capsule le temps condensé d'une histoire qui me demandait d'être continuée.

Dans les mois suivant ma rencontre fortuite avec l'œuvre de Fromanger, tout en continuant à diriger le Centre chorégraphique, j'avais décidé

de chercher intentionnellement à le retrouver pour lui proposer le projet d'une nouvelle mise en scène d'*Hymnen*. J'avais commencé à penser à une chorégraphie. Nous nous sommes rencontrés dans son atelier, rue de la Roquette. Il avait écouté l'histoire aventureuse qui m'avait conduit d'une banque de Nancy à son atelier dans l'Est de Paris et il avait été convaincu par le projet. L'idée de partager le travail avec Lia Rodriguez, une chorégraphe très talentueuse avec qui je prendrais en charge la création d'une chorégraphie originale, lui convenait parfaitement. Toute cette longue série de coïncidences, de rencontres opportunes et peu probables n'aurait pas été suffisante pour produire cette œuvre dont nous étions pourtant désormais nombreux à souhaiter la réalisation. Entre-temps, l'IRCAM s'était joint au suivi du complexe protocole de diffusion d'*Hymnen*.

Il fallait en effet encore convaincre Stockhausen. Le grand compositeur, dans les dernières années de sa vie, était connu pour exercer un contrôle total sur l'exécution de son répertoire. Et je crois que, sans la force de persuasion de Fromanger qui l'avait fréquenté dans sa prime jeunesse, cette œuvre offerte par le hasard avec la même fragilité d'une promesse qu'il faut chercher à maintenir n'aurait jamais pu voir le jour.

La coïncidence voulait que j'ouvre ce coffre en tant que directeur, mais que j'y fasse une trouvaille en tant que chorégraphe. J'étais plusieurs

choses dans un même corps de danseur ; il aurait pu en être autrement. Et c'est la possibilité de cette différence qu'il faut chérir. Je veux permettre à cette tentative d'une patiente reconstruction des instants, des rencontres qui ont été importants pour moi, de ne pas s'enliser dans une impossible histoire unique, monolithique, nécessaire.

Ce livre a été écrit pour présenter la joie de la singularité, les parcours qui permettent à toute danse de la révéler. On peut y rentrer pour un court moment, en prenant une seule entrée, ou essayer de recomposer une trajectoire personnelle, en cherchant à retrouver un sens nouveau, en combinant dans un ordre imprévu les différents thèmes qui composent mes histoires.

Avec Saint-John Perse, je suis porté à croire que la chance d'une coïncidence exacte révèle une fusion plus fondamentale où le sens analytique doit céder à l'évidence. Seulement alors, on pourra encore s'émerveiller d'une illumination : « Et un oiseau de cendre rose, qui fut de braise tout l'été, illumine soudain les cryptes de l'hiver. »
